

Troisième partie

Textes de Proudhon

(Sauf indication contraire, les textes cités sont extraits de l'édition Rivière)

I. PROUDHON PAR LUI-MÊME.

1. La famille de Proudhon : la branche qui a mal tourné.

« *De cette famille est issu un jurisconsulte célèbre.* »

Pour être juste et ne pas confondre les innocents avec les coupables, il eût fallu ajouter que la branche de laquelle le jurisconsulte célèbre est issu est parfaitement conservatrice et pieuse, chose que je ne lui envie point : qu'elle a toujours vécu en bons termes avec le gouvernement, dont elle a, naguère encore, reçu des distinctions, ce qui ne me soucie pas davantage ; qu'enfin elle n'a pas fourni rien que des gens de loi, il s'y trouve aussi des gens d'église. C'est la branche bénie, dont un rameau malheureusement s'est séparé. Ainsi le schisme de Jéroboam brisa l'unité du peuple de Dieu ; ainsi le moyen âge eut ses gibelins et ses guelfes ; ainsi, depuis 89, la France est divisée en deux partis, le parti de la Révolution et le parti de la Contre-révolution. Pas de famille sur terre qui n'ait sa gauche et sa droite, et ne reproduise en petit cette irrémédiable scission.

Le professeur, c'est ainsi qu'on appelait dans la famille le célèbre jurisconsulte, disait un jour, parlant de la lignée à laquelle j'ai le malheur d'appartenir : Il y avait une goutte de mauvais sang chez les Proudhon ; elle a passé de ce côté-là. Ce qu'il en disait du reste ne venait pas de malveillance, tant s'en faut : jamais il ne refusa service ni conseil à ces entêtés plaideurs de la branche cadette ; c'était impatience pure. Quant à lui, il aimait mieux se laisser voler que plaider : il pouvait perdre.

J'ai entendu ce propos, que j'étais jeune gars. La goutte de mauvais sang ! Vous comprenez, monseigneur, ce que cela veut dire : toute la doctrine de la prédestination est là. C'est cette idée funeste qui, infiltrée dans l'âme des nations, rend raison de leurs luttes et donne le mot du gouvernement providentiel. Ainsi donc, moi et ceux de ma branche, nous étions prédestinés à la pauvreté, prédestinés à la révolte, prédestinés aux procès, à la prison, prédestinés de l'Antéchrist ! Vous figurez-vous l'effet de cette sentence, rendue par un jurisconsulte célèbre, qui avait porté la soutane encore, sur un cerveau de treize ans ?

Au fond, il y avait quelque chose de vrai dans l'idée du professeur : je m'en suis

aperçu. J'étais allé passer une semaine de vacances à la montagne avec mes cousins de la gauche. Le hasard voulut que nous nous trouvassions logés dans une grange qu'habitait une autre famille de cousins, mais de la droite. Tous les soirs on faisait en commun la prière. Un jour, dans un accès de dévotion, celui qui en était chargé — c'était un cousin de la droite — commença une enfilade de pater et d'ave pour une multitude de grâces spéciales dont il pensait que chacun des assistants devait sentir autant que lui-même l'urgence et le prix : un pater et un ave pour obtenir la grâce de ceci, un pater et un ave pour obtenir la grâce de cela. On était à cinq, et la kyrielle ne finissait pas. Tout à coup un des Proudhon de la gauche se lève, met son bonnet et dit : Tu nous ennues avec tes P A T E R ; moi je ne veux point de grâce. Ce fut un éclat de rire universel. Depuis il m'a été impossible, quelque envie que j'en eusse, de prier Dieu.

De la Justice, t. II, p.676-677.

2. L'expérience de la pauvreté.

Mon biographe débute en ces termes :

« Pierre Joseph ... » — Il affecte de m'appeler par mon prénom, tout court, comme un gamin. Cela fait bien apparemment dans un pamphlet écrit pour les dévots ; cela vous aplatit un homme : courbons l'échine sous le fouet de cette Némésis.

Pierre Joseph donc est un fils d'un pauvre tonnelier brasseur...

Cette pauvreté de ma naissance revient à chaque page : c'est le commencement, le milieu et la fin de mon histoire. Mon attention se portant malgré moi sur cette insistance de mon biographe, je me suis demandé ce qu'il voulait, et voici ce que j'ai découvert.

Le commun des hommes a le tort de haïr la pauvreté, comme si elle faisait tache dans le système de la Providence ; et ceux qui la logent à leur foyer, le tort plus grand encore de la vouloir expulser. C'est du moins ce que soupçonnent les satisfaits de l'ordre établi, que trouble et scandalise le cri de la misère.

Pauvreté n'est pas vice, disent les bonnes femmes de Franche-Comté, mais c'est pis ! — Pis que le vice, entendez-vous, Monseigneur ? Quelle pensée révolutionnaire ! C'est la première leçon de philosophie pratique que j'ai reçue ; et je l'avoue, rien, d'aussi loin qu'il me souviennne, ne m'a donné autant à réfléchir.

Quand je fus au collège, je fus surpris de retrouver dans mes auteurs la même sentence, presque mot pour mot : *Paupertas hoc habet durius in se quod ridiculos homines facit* : Ce qu'il y a de plus insupportable dans la pauvreté, c'est qu'elle

vous rend ridicule. Je ne sais plus qui a dit cela. Pauvreté et dérision ! Cela me tombait sur la joue comme un soufflet. M. de Mirecourt me le remet en mémoire quand il me nomme, en gouaillant, Pierre Joseph.

Silence au pauvre ! Ce fut le dernier mot de Lamennais en 1848, quand l'Assemblée constituante, par mesure d'ordre contre les pauvres, rétablit le cautionnement des journaux. Aux assises de la nation la pauvreté n'a pas la parole, elle est suspecte.

Il est des moralistes, il en est jusque dans le parti républicain, dont la vertu souffre impatiemment qu'on discute devant les masses ces questions de richesse, de salaire, de propriété, de distribution des produits, de bien-être. — Parlez-leur du devoir, du sacrifice, du désintéressement, de l'origine céleste de l'âme et de ses immortelles espérances, ils applaudissent ; mais des biens matériels, fi donc ! Il est messéant que dans une république la pauvreté se montre : *Silence au pauvre* !

Eh bien, oui, Monseigneur, je suis pauvre, fils de pauvre ; j'ai passé ma vie avec les pauvres, et, selon toute apparence, je mourrai pauvre. Que voulez-vous ? Je ne demanderais pas mieux que de m'enrichir ; je crois que la richesse est bonne de sa nature et qu'elle sied à tout le monde, même au philosophe. Mais je suis difficile sur les moyens, et ceux dont j'aimerais à me servir ne sont pas à ma portée. Puis, ce n'est rien pour moi de faire fortune, tant qu'il existe des pauvres. Sous ce rapport, je dis comme César : Rien de fait tant qu'il reste à faire, *Nil actum reputans si quid superesset agendum*. Quiconque est pauvre est de ma famille. Mon père est garçon tonnelier, ma mère cuisinière ; ils se marièrent le plus tard qu'ils purent, ce qui ne les empêcha pas de mettre au monde cinq enfants, dont je suis l'aîné, et auxquels ils laissèrent, après avoir bien travaillé, leur pauvreté. Ainsi ferai-je : voilà bientôt quarante ans que je travaille, et, pauvre oiseau battu par l'orage, je n'ai pas encore trouvé la branche verte qui doit abriter ma couvée. De toute cette misère je n'eusse dit jamais rien, si l'on ne m'eût fait une espèce de crime d'avoir rompu mon ban d'indigence, et de m'être permis de raisonner sur les principes de la richesse et des lois de sa distribution. Ah ! si du moins le problème était résolu pour tout le monde, et qu'il n'y eût plus au monde que moi seul de pauvre ! Je rentrerais dans mon néant, et ne déshonorerais pas davantage, par mes protestations insolentes, mon pays et mon siècle.

De la Justice, t. I, p.363-365.

3. L'expérience de la nature.

Jusqu'à douze ans, ma vie s'est passée presque toute aux champs, occupée tantôt de petits travaux rustiques, tantôt à garder les vaches. J'ai été cinq ans bouvier. Je

ne connais pas d'existence à la fois plus contemplative et plus réaliste, plus opposée à cet absurde spiritualisme qui fait le fond de l'éducation et de la vie chrétienne, que celle de l'homme des champs. À la ville, je me sentais dépaysé. L'ouvrier n'a rien du campagnard ; patois à part, il ne parle pas la même langue, il n'adore pas les mêmes dieux ; on sent qu'il a passé par le polissoir ; il loge entre la caserne et le séminaire, il touche à l'Académie et à l'hôtel de ville. Quel exil pour moi quand il me fallut suivre les classes du collège, où je ne vivais plus que par le cerveau, où, entre autres simplicités, on prétendait m'initier à la nature, que je quittais, par des narrations et des thèmes !

Le paysan est le moins romantique, il est l'opposé du dilettante, et ne donnera jamais trente sous du plus magnifique tableau de paysage. Il aime la nature, comme l'enfant aime sa nourrice, moins occupé de ses charmes, dont le sentiment ne lui est pas étranger cependant, que de sa fécondité. Ce n'est pas lui qui tombera en extase devant la campagne de Rome, ses lignes majestueuses et son superbe horizon ; comme le prosaïque Montaigne, il n'en apercevra que le désert, les flaques pestilentielles et la malaria. Il n'imagine pas qu'il existe de poésie et de beauté là où son âme ne découvre que famine, maladie et mort : d'accord en cela avec le chantre des Géorgiques, qui, en célébrant la richesse des campagnes, n'imagina pas sans doute, avec les rimeurs efflanqués de notre temps, qu'elle en fût l'élément antipoétique. Le paysan aime la nature pour ses puissantes mamelles, pour la vie dont elle regorge. Il ne l'effleure pas d'un œil d'artiste ; il la caresse à pleins bras, comme l'amoureux du Cantique des cantiques, *Veni, et inebriemur uberibus*, il la mange. Lisez Michelet racontant la journée du paysan, le dimanche, autour de sa terre : quelle jouissance intime ! quels regards ! Il m'a fallu du temps et de l'étude, je l'avoue, pour trouver de l'agrément à ces descriptions de lever et de coucher de soleil, de clairs de lune et des quatre saisons. J'avais vingt-cinq ans que le précepteur d'Émile le prototype du genre, ne me paraissait encore, en ce qui regarde le sentiment de la nature, qu'un maigre fils d'horloger. Ceux qui parlent si bien jouissent peu ; ils ressemblent aux dégustateurs qui, pour apprécier le vin, le prennent dans l'argent et le regardent à travers le cristal.

Quel plaisir autrefois de me rouler dans les hautes herbes, que j'aurais voulu brouter, comme mes vaches ; de courir pieds nus sur les sentiers unis, le long des haies ; d'enfoncer mes jambes, en rechaussant (rebinant) les verts *turquies*, dans la terre profonde et fraîche ! Plus d'une fois, par les chaudes matinées de juin, il m'est arrivé de quitter mes habits et de prendre sur la pelouse un bain de rosée. Que dites-vous de cette existence crottée, monseigneur ? Elle fait de médiocres chrétiens, je vous assure. À peine si je distinguais alors moi du non-moi. Moi, c'était tout ce que je pouvais toucher de la main, atteindre du regard, et qui m'était bon à quelque chose ; non-moi était tout ce qui pouvait nuire ou résister à moi. L'idée de ma personnalité se confondait dans ma tête avec celle de mon bien-être, et je n'avais

garde d'aller chercher là-dessous la substance inépuisable et immatérielle. Tout le jour je me remplissais de mûres, de raiponces, de salsifis des prés, de pois verts, de graines de pavots, d'épis de maïs grillés, de baies de toutes sortes, prunelles, blessons, alises, merises, églantines, lambrusques, fruits sauvages; je me gorgeais d'une masse de crudités à faire crever un petit bourgeois élevé gentiment et qui ne produisaient d'autre effet sur mon estomac que de me donner le soir un formidable appétit. L'âme nature ne fait mal à ceux qui lui appartiennent.

Hélas ! je ne pourrais plus aujourd'hui faire de ces superbes picorées. Sous prétexte de prévenir les dégâts, l'administration a fait détruire tous les arbres fruitiers des forêts. Un ermite ne trouverait plus sa vie dans nos bois civilisés. Défense aux pauvres gens de ramasser jusqu'aux glands et aux faînes ; défense de couper l'herbe des sentiers pour leurs chèvres. Allez, pauvres, allez en Afrique et dans l'Orégon :

... Veteres migrate coloni !

Que d'ondées j'ai essuyées ! Que de fois, trempé jusqu'aux os, j'ai séché mes habits sur mon corps, à la bise ou au soleil ! Que de bains pris à toute heure, l'été, dans la rivière, l'hiver dans les sources ! Je grimpais sur les arbres ; je me fourrais dans les cavernes ; j'attrapais les grenouilles à la course, les écrevisses dans leurs trous, au risque de rencontrer une affreuse salamandre ; puis je faisais sans désemparer griller ma chasse sur les charbons. Il y a, de l'homme à la bête, à tout ce qui existe, des sympathies et des haines secrètes dont la civilisation ôte le sentiment. J'aimais mes vaches, mais d'une affection inégale ; j'avais des préférences pour une poule, pour un arbre, pour un rocher. On m'avait dit que le lézard est ami de l'homme, et je le croyais sincèrement. Mais j'ai toujours fait rude guerre aux serpents, aux crapauds et aux chenilles. — *Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense.* Je ne sais ; mais l'expérience des humains me les a fait détester toujours davantage.

De la Justice, t. II, p.403-405.

4. La découverte de la question économique.

Fourier raconte que les mensonges mercantiles dont il fut témoin, jeune encore, dans la boutique de son père, furent pour lui la première révélation de sa mission de réformateur. Un fait tout opposé décida de la mienne. Mon père, homme simple, ne put jamais loger en son esprit que, la société dans laquelle il vivait étant livrée à l'antagonisme, le bien-être que tout industriel tend à se procurer est butin de guerre

autant que produit du travail ; qu'en conséquence le prix véral d'une marchandise n'a pas pour mesure le prix de revient, mais ce que le besoin du public, ses moyens d'achat, l'état de la concurrence etc... permettent d'extorquer. Il additionnait ses frais, ajoutait tant pour son travail, et disait : Voilà mon prix. Il ne voulut entendre à aucune représentation, et se ruina. Je n'avais pas douze ans que, faisant l'office de garçon de cave, et réfléchissant sur la pratique commerciale de mon père et les observations de ses amis, je raisonnais, sans le savoir, de l'offre et de la demande, et du produit net, comme Pascal, avec des ronds et des barres, raisonnait de géométrie. Je sentais parfaitement ce qu'il y avait de loyal et de régulier dans la méthode paternelle, mais je n'en voyais pas moins aussi le risque qu'elle entraînait. Ma conscience approuvait l'une ; le sentiment de notre sécurité me poussait à l'autre. Ce fut pour moi une énigme qui se posa en face de la théorie chrétienne, énigme qui, si je venais à la résoudre, menaçait d'engloutir ma religion.

Sorti du collège, l'atelier me reçut. J'avais dix-neuf ans. Devenu producteur pour mon compte et échangiste, mon labeur quotidien, mon instruction acquise, ma raison plus forte, me permettaient de creuser le problème plus avant que je n'avais su faire autrefois. Efforts inutiles : les ténèbres s'épaissirent de plus en plus.

Mais quoi ! Me disais-je tous les jours en poussant mes lignes, si par quelque moyen les producteurs pouvaient s'accorder à vendre leurs produits et services à peu près ce qu'ils coûtent, et par conséquent ce qu'ils valent, il y aurait moins de faillis ; et, tout étant à bon marché, on verrait beaucoup moins d'indigence.

Déception ! Me criait aussitôt l'Église. Un tel accord des volontés et des intérêts, supposant dans la société humaine la sainteté et la Justice, est impossible. L'Évangile, qui le sait bien, nous enseigne que le paupérisme est indéfectible comme le crime ; que les méchants et les pauvres seront toujours en plus grand nombre, *pauci electi*. Et c'est afin de combattre le débordement du péché, inhérent à notre nature, et ses inévitables conséquences, que le Christ est venu sur la terre, qu'il a prêché le détachement, la résignation, l'humilité, et qu'il a souffert le supplice de la croix, gage des compensations qu'il nous promet dans l'autre vie.

Ceci me parut louche.

Aucune expérience positive, répondais-je, ne démontre que les volontés et les intérêts ne puissent être balancés de telle sorte que la paix, une paix imperturbable, en soit le fruit, et que la richesse devienne la condition générale. Rien ne prouve que le vice et le crime, dont on fait le principe de la misère et de l'antagonisme, n'aient pas précisément leur cause dans cette misère et cet antagonisme, que la doctrine catholique présente comme en étant le châtement. Toute la question est de trouver un principe d'harmonie, de pondération et d'équilibre.

Or, si, par hypothèse, un tel principe existait, si par conséquent l'équilibre des forces et des intérêts venant à s'établir, le bien-être devenait général, le vice et le crime diminuant en même proportion que le paupérisme, le christianisme ne serait

donc plus vrai ! Pour que le christianisme soit vrai, il faut que la bascule, par suite la misère et le crime, soient éternels. Où suis-je ? et à quels termes viens-je de réduire le système entier de la religion ? ... Ainsi le christianisme serait intéressé au maintien du paupérisme et de l'agiotage ; ainsi, bien loin qu'il soit l'ami des pauvres, leur consolateur, leur refuge, il serait leur ennemi ; par contre, bien loin qu'il veuille sincèrement l'extinction du péché, il en aurait besoin, il devrait le protéger, l'aimer !

Considérez, Monseigneur, quel doute fait planer sur la vérité du christianisme et sur sa morale cette question du paupérisme, et combien, en attendant la solution de ce doute, la position de l'Église est fautive ! Elle ne peut pas, d'un cœur sincère et d'une volonté efficace, souhaiter la fin du paupérisme et du crime ; elle ne peut pas vouloir en ce monde le bonheur de ses enfants. Elle semble vouée par son dogme à l'odieuse mission de combattre comme impies toutes les tentatives pour l'abolition de la misère ; en sorte que, tout en se donnant l'apparence de protéger le pauvre et de tonner contre l'égoïsme du riche, elle n'existe en réalité que pour défendre le privilège de celui-ci contre le désespoir de celui-là.

De la Justice, II, p.6-7.

5. Lettre de candidature à la pension Suard.

En 1837, Proudhon présente ses parents, sa formation, ses premières expériences de travailleur, ainsi que l'orientation qu'il vient de donner à sa vie, afin d'obtenir la pension Suard qui lui permettra de reprendre ses études.

Messieurs, je suis compositeur et correcteur d'imprimerie, fils d'un pauvre artisan qui, père de trois garçons, ne put jamais faire les frais de trois apprentissages. J'ai connu de bonne heure le mal et la peine ; ma jeunesse, pour me servir d'une expression toute populaire, a été passée à plus d'une étamine. Ainsi luttèrent avec la fortune Suard, Marmontel, une foule de littérateurs et de savants. Puissiez-vous, Messieurs, à la lecture de ce Mémoire, concevoir la pensée qu'entre tant d'hommes fameux par les dons de l'intelligence, et celui qui en ce moment sollicite vos suffrages, la communauté du malheur n'est peut-être pas l'unique point de ressemblance.

Destiné d'abord à une profession mécanique, je fus, par les conseils d'un ami de mon père, placé comme élève externe gratuit au collège de Besançon. Mais qu'était-ce que la remise de 120 francs pour une famille où le vivre et le vêtir étaient toujours un problème ? Je manquais habituellement des livres les plus nécessaires ; je fis toutes mes études de latinité sans un dictionnaire ; après avoir

traduit en latin tout ce que me fournissait ma mémoire, je laissais en blanc les mots qui m'étaient inconnus, et, à la porte du collège, je remplaçais les places vides. J'ai subi cent punitions pour avoir oublié mes livres : c'était que je n'en avais point. Tous mes jours de congé étaient remplis par le travail des champs ou de la maison, afin d'épargner une journée de manœuvre ; aux vacances, j'allais moi-même aux bois chercher la provision de cercles qui devait alimenter la boutique de mon père, tonnelier de profession. Quelles études ai-je pu faire avec une semblable méthode ? Quels minces succès j'ai dû obtenir !

À la fin de ma quatrième, j'eus pour prix la *Démonstration de l'existence de Dieu*, de Fénelon. Ce livre me sembla tout-à-coup avoir ouvert mon intelligence et illuminé ma pensée. J'avais entendu parler de matérialistes et d'athées : il me tardait d'apprendre comment l'on s'y prenait pour nier Dieu.

Je l'avouerai cependant : la philosophie de Descartes, ornée de l'éloquence de Fénelon, ne me satisfait pas entièrement. Je sentais Dieu, j'en avais l'âme pénétrée ; saisi dès l'enfance de cette grande idée, elle débordait en moi et dominait toutes mes facultés. Et dans un livre fait pour prouver l'Être suprême, je ne rencontrais qu'une métaphysique chancelante dont les déductions avaient l'air d'une hypothèse plus commode, mais ne ressemblaient point à une théorie scientifique et certaine. Permettez-moi, Messieurs, de vous en offrir un exemple. L'âme ne peut périr, disent les cartésiens, parce qu'elle est immatérielle et simple. Mais pourquoi ce qui a commencé d'être ne pourrait-il cesser d'exister ? Quoi donc ? l'âme, dans sa durée, serait, d'une part, infinie et éternelle, de l'autre bornée ? Cela est inconcevable. — La matière, disent les mêmes philosophes, n'est point l'Être nécessaire, parce qu'elle est évidemment contingente, dépendante et passive. Donc, elle a été créée. Mais comment concevoir la création de la matière par l'esprit plutôt que la production de l'esprit par la matière ? L'un est aussi inconcevable que l'autre. Je demeurai donc ce que j'étais ; croyant en Dieu et à l'immortalité de l'âme : mais, j'en demande pardon à la philosophie, ce fut bien moins à cause de l'évidence de ses syllogismes que pour la faiblesse des raisons contradictoires. Il me sembla dès lors qu'il fallait suivre une autre route pour constituer la philosophie en une science, et je ne suis pas revenu de cette opinion de mon enfance.

Je poursuivis mes humanités à travers les misères de ma famille et tous les dégoûts dont peut être abreuvé un jeune homme sensible et du plus irritable amour-propre. Outre les maladies et le mauvais état de ses affaires, mon père poursuivait un procès dont la perte devait compléter sa ruine. Le jour même où le jugement devait être prononcé, je devais être couronné d'excellence. Je vins le cœur bien triste à cette solennité où tout semblait me sourire ; pères et mères embrassaient leurs fils lauréats et applaudissaient à leurs triomphes, tandis que ma famille était au tribunal, attendant l'arrêt.

Je m'en souviendrai toujours. M. le recteur me demanda si je voulais être

présenté à quelque parent ou ami pour me voir couronner de sa main.

« Je n'ai personne ici, monsieur le recteur, lui répondis-je.

— Eh bien ! ajouta-t-il, je vous couronnerai et vous embrasserai. »

Jamais, Messieurs, je ne sentis un plus vif saisissement. Je retrouvai ma famille consternée, ma mère dans les pleurs ; notre procès était perdu. Ce soir-là, nous soupâmes tous au pain et à l'eau.

Je me traînai jusqu'en rhétorique : ce fut ma dernière année de collège. Force me fut dès lors de pourvoir à ma nourriture et à mon entretien. « Présentement, me dit mon père, tu dois savoir ton métier ; à dix-huit ans, je gagnais du pain, et je n'avais point fait un si long apprentissage. » Je trouvai qu'il avait raison, et j'entrai dans une imprimerie.

J'espérai quelque temps que le métier de correcteur me permettrait de reprendre mes études abandonnées au moment même où elles exigent des efforts plus grands et une activité nouvelle. Les œuvres des Bossuet, des Bergier, etc., me passèrent sous les yeux ; j'appris les lois du raisonnement et du style avec ces grands maîtres. Bientôt je me crus appelé à devenir un apologiste du christianisme, et je me mis à lire les livres de ses ennemis et de ses défenseurs. Faut-il vous le dire, Messieurs ? Dans l'ardente fournaise de la controverse, me passionnant souvent pour des imaginations, et n'écoutant que mon sens privé, je vis s'évanouir peu à peu mes chères et précieuses croyances ; je professai successivement toutes les hérésies condamnées par l'Église et relatées dans le dictionnaire de l'abbé Pluquet ; je ne me détachais de l'une que pour m'enfoncer dans l'opposée, jusqu'à ce qu'enfin, de lassitude, je m'arrêtai à la dernière et peut-être la plus déraisonnable de toutes : j'étais stoïcien. Je tombai dans un découragement profond. Cependant les commotions politiques et ma misère privée m'arrachèrent à mes méditations solitaires, et me jetèrent de plus en plus dans le tourbillon de la vie active. Pour vivre, il me fallut quitter ma ville et mon pays, prendre le costume et le bâton du compagnon du tour de France, et chercher, d'imprimerie en imprimerie, quelques lignes à composer, quelques épreuves à lire. Un jour, je vendis mes prix de collège, la seule bibliothèque que j'aie jamais possédée. Ma mère en pleura ; pour moi, il me restait les extraits manuscrits de mes lectures. Ces extraits, qui ne se pouvaient vendre, me suivirent et me consolèrent partout. J'ai parcouru de la sorte une partie de la France, exposé quelquefois à manquer de travail et de pain pour avoir osé dire la vérité en face à un patron qui, pour réponse, me chassait brutalement. Cette année même, employé à Paris comme correcteur, j'ai failli encore une fois être victime de ma fierté provinciale ; et sans l'appui de mes collègues, qui me défendirent contre les injustes préventions d'un chef d'atelier, je me fusse vu peut-être, pressé par la faim, obligé de me mettre au gage de quelque journaliste. Malgré toutes les privations et les misères que j'ai endurées, cette extrémité m'eût paru la plus horrible de toutes.

La vie de l'homme n'est jamais tellement souffrante et abandonnée qu'elle ne soit semée de quelques consolations. J'avais rencontré un ami dans un jeune homme que la fortune tourmentait, aussi bien que moi-même, par les contrariétés morales et l'aiguillon de la pauvreté. Il se nommait Gustave Fallot. Au fond d'un atelier, je reçus un jour une lettre, qui m'invitait à tout quitter et à aller rejoindre mon ami... « Vous êtes malheureux, me disait-il, et la vie que vous menez ne vous convient pas. Proudhon, nous sommes frères tant qu'il me restera du pain et une chambre, je partagerai tout avec vous. Venez ici, et nous vaincrons ou nous périrons ensemble. » Il venait alors, Messieurs, de vous adresser lui-même un mémoire et se présentait à vos suffrages comme candidat à la pension Suard. Sans m'en rien dire, il se proposait, s'il obtenait la préférence sur ses amis, de m'abandonner la jouissance de cette pension, se réservant pour lui-même la gloire du titre et l'exploitation des avantages précieux qui y sont attachés. « Si je suis nommé au mois d'août, me disait-il sans s'expliquer davantage, notre carrière s'ouvrira au mois d'août. » Je volai à son appel, et, ce fut pour le voir, saisi par le choléra, consumer pour moi jusqu'à ses dernières ressources, arriver aux portes de la mort sans qu'il me fût possible de lui continuer mes soins. Le manque d'argent ne nous permettait plus de rester unis ; il fallait se séparer, et je l'embrassai pour la dernière fois. Le 25 janvier dernier, je fis une heure de méditation sur sa tombe.

Cinquante francs dans ma poche, un sac sur le dos, et mes cahiers de philosophie pour provisions, je me dirigeai vers le midi de la France... Mais, Messieurs, ce serait abuser de votre patience que de venir vous détailler ici, par le menu et dans l'ordre chronologique, tout ce que j'ai souffert dans mon corps et dans mon cœur. Que vous importe, après tout, que j'aie été plus ou moins secoué par la fortune ? Il ne suffit pas, pour mériter votre choix, de n'avoir que de la misère à offrir, et vos suffrages ne cherchent point un aventurier. Cependant, si je ne découvre pas ma calamiteuse existence, qui me recommandera à votre attention ? Qui parlera pour moi ? Telle a été jusqu'à ce jour, telle est encore ma vie : habitant les ateliers, témoin des vices et des vertus populaires, mangeant mon pain gagné chaque jour à la sueur de mon front, obligé, avec mes modiques appointements, d'aider ma famille et de contribuer à l'éducation de mes frères ; au milieu de tout cela, méditant, philosophant, recueillant les moindres choses des observations imprévues.

Fatigué de la condition précaire et misérable d'ouvrier, je voulus à la fin essayer, conjointement avec un de mes confrères, de réorganiser un petit établissement d'imprimerie. Les minces économies des deux amis furent mises en commun, et toutes les ressources de leurs familles jetées à cette loterie. Le jeu perfide des affaires a trompé notre espoir : ordre, travail, économie, rien n'a servi ; des deux associés, l'un est allé au coin d'un bois mourir d'épuisement et de désespoir, l'autre n'a plus qu'à se repentir d'avoir entamé le dernier morceau de pain

de son père. Pardon, encore une fois, Messieurs, si, au lieu d'exposer des titres réels à votre bienveillance, je ne vous montre que mon infortune. Inconnu à la plupart d'entre vous, j'ai dû, ce me semble, vous dire ce que j'ai été, ce que je suis. Ce n'est pas, au reste, sans quelque répugnance que j'ai consenti à vous raconter quelques circonstances de ma vie, et à vous dévoiler l'état habituel de mon esprit et de mon caractère. De telles confidences ne me paraissent bien placées qu'entre égaux et amis. « Eh bien, me dit un homme que j'aime et révère, voulez-vous plaire à Messieurs de l'Académie ? parlez-leur comme à des amis. » Se serait-il trompé, et ma confiance me tournerait-elle à mal ?

En 1836-1837, une longue maladie m'ayant obligé d'interrompre mon travail d'atelier, je me remis à l'étude. Quelques essais assez heureux de critique et de philosophie sacrée avaient donné un nouvel essor à mes instincts littéraires et déterminé mon penchant aux spéculations philosophiques. Dans les insomnies de la fièvre et les loisirs d'une laborieuse convalescence, je me livrai à des recherches de grammaire qui me parurent assez importantes pour mériter votre examen. Deux exemplaires de mon ouvrage vous furent adressés : mais les immenses travaux de votre savante compagnie ont seuls jusqu'ici, du moins j'ose le présumer, retardé votre jugement.

Si pourtant la faible composition qui vous est soumise pouvait répondre de celle que je prépare ; si l'exposé de mes premiers aperçus garantissait suffisamment la justesse des idées que j'élabore ; si vous désiriez, Messieurs, voir mener à fin des études neuves et fécondes, serait-il permis à celui qui déjà, depuis un an, s'est constitué votre justiciable, de compter un peu plus sur votre indulgente bienveillance que sur les espérances douteuses de son talent et les égards dus à l'extrême modicité de sa fortune ?

Chercher à la psychologie de nouvelles régions, à la philosophie de nouvelles voies ; étudier la nature et le mécanisme de l'esprit humain dans la plus apparente et la plus saisissable de ses facultés, la parole ; déterminer, d'après l'origine et les procédés du langage, la source et la filiation de croyances humaines ; appliquer, en un mot, la grammaire à la métaphysique et à la morale, et réaliser une pensée qui tourmente de profonds génies, qui préoccupait Fallot, que poursuit notre Pauthier ; telle est, Messieurs, la tâche que je m'imposerais si vous m'accordiez des livres et du temps ; des livres surtout : le temps ne me manquera jamais.

Après toutes les vicissitudes de mes idées et la longue parturition de mon âme, j'ai dû finir, j'ai fini par me créer un système complet et lié de croyances religieuses et philosophiques, système que je puis réduire à cette simple formule :

Il existe, d'origine surhumaine, une philosophie ou religion primitive, altérée dès avant toutes les époques historiques, et dont les cultes des différents peuples ont tous conservé des vestiges authentiques et homologues. La plupart des dogmes chrétiens eux-mêmes ne sont que l'expression sommaire d'autant de propositions

démonstrables ; et l'on peut, par l'étude comparée des systèmes religieux, par l'examen attentif de la formation des langues, et indépendamment de toute autre révélation, constater la réalité des vérités que la foi catholique impose, vérités inexplicables en elles-mêmes, mais accessibles à l'entendement. De ce principe peut être réduite, par une série de conséquences rigoureuses, une philosophie traditionnelle dont l'ensemble constituera une science exacte. Tel est aujourd'hui, Messieurs, le compendium de ma profession de foi.

Né et élevé au sein de la classe ouvrière, lui appartenant encore par le cœur et les affections, et surtout par la communauté des souffrances et des vœux, ma plus grande joie, si je réunissais vos suffrages, serait, n'en doutez pas, Messieurs, de pouvoir désormais travailler sans relâche, par la science et la philosophie, avec toute l'énergie de ma volonté et toutes les puissances de mon esprit, à l'amélioration morale et intellectuelle de ceux que je me plais à nommer mes frères et mes compagnons ; de pouvoir répandre parmi eux les semences d'une doctrine que je regarde comme la loi du monde moral ; et, en attendant le succès de mes efforts, dirigés par votre prudence, de me trouver déjà, en quelque sorte, comme leur représentant auprès de vous.

Mais, quel que soit votre choix, Messieurs, je m'y soumetts d'avance, et j'y applaudis ; à l'exemple d'un ancien, je me réjouirais que vous eussiez trouvé un plus méritant que moi : Proudhon, accoutumé dès l'enfance à aiguiser son courage contre l'adversité, n'aura jamais l'orgueil de se croire un génie dédaigné et méconnu...

Qu'est-ce que la propriété ? p. 9-16.

6. L'homme Proudhon.

a) Les tribulations de la vie de Proudhon autour de 1850 racontées par le philosophe lui-même.

Mon cher Bergmann, j'ai reçu avant-hier, bien sûrement de ta part, quoique aucune suscription ne me l'indiquât, trois opuscules : *les Aventures de Thor, les Amazones et les Peuples primitifs*, que je me suis mis à dévorer avant de t'en faire mes remerciements.

Tu vaux mieux que moi, mon cher Bergmann ; tu l'emportes sur ton vieil ami, autant par le cœur que par l'intelligence même de ton amitié. Tu as compris que j'étais un pauvre honteux qui, après un long silence, a fini, sentant trop bien ses torts, par ne plus oser revenir. Encore une fois, tu vaux mieux que moi, Bergmann ; je ne te dis que cela ; car, si je m'incline devant toi, crois bien que ce n'est pas par mésestime de moi-même : quand je me compare aux autres, je me

décerne, je te le jure, dans ma conscience, encore une assez bonne place.

Tu ne sais probablement rien de moi depuis six ou sept ans, car je ne compte pas comme quelque chose ce que le bruit des journaux a pu t'apprendre. Laisse-moi donc te dire en dix lignes mon histoire : cela servira d'excuse à ce que tu as pris de ma part pour un long oubli, et qui, après n'avoir été d'abord que l'effet d'un étourdissement sans exemple, a fini par n'être que la honte mal entendue de ma négligence.

J'étais revenu à Paris fin 1847, et je m'y trouvais occupé de mes études favorites quand la révolution de février éclata. Je passai dans la retraite les deux premiers mois, mars et avril, suivant le cours des événements, et souffrant dans mon âme de l'affreuse situation où je voyais notre pays. La faveur, non recherchée par moi, de quelques démocrates, puis les attaques, non provoquées de ma part, des journaux, me lancèrent dans la politique active ; le journalisme me fit représentant. Une fois à l'Assemblée, les haines inconsidérées du parti conservateur me forcèrent à rompre le silence, et, finalement, l'acharnement déployé contre ma personne, m'exaltant jusqu'à la frénésie, fit de moi ce que l'on a vu depuis...

... Cette vie ne pouvait durer ; la Cour d'assises m'envoya, avec l'autorisation de l'Assemblée, en prison pour trois ans. En me traitant avec cette rigueur, les juges me sauvèrent la vie. Depuis près de cinq ans que fut prononcée ma condamnation, j'ai beaucoup travaillé, beaucoup vu, beaucoup appris ; je n'ai pas changé sans doute ; mais je suis devenu tout ce que je puis être ; et j'espère que l'avenir prouvera aux amis et aux ennemis que je vauds mieux que ma réputation, et qu'il y a véritablement en moi quelque chose.

Pourquoi, maintenant, vas-tu me dire, ne m'as-tu pas écrit pendant ces trois années d'emprisonnement ?

Pourquoi, mon cher ami ? Je n'ai pas une bonne raison à te donner ; je suis dans mon tort, je le confesse, mais je ne mériterais pas mon pardon, si je ne te disais les misérables prétextes qui m'ont toujours retenu.

D'abord, je suis ton débiteur, permets-moi de te le rappeler, et je m'étais toujours flatté de t'envoyer, en t'écrivant, un mandat de remboursement. Représentant du peuple à 25 francs par jour, rédacteur en chef d'un journal tiré à 80.000 exemplaires, j'avais à cœur d'acquitter une dette, plus que d'honneur, une dette de reconnaissance.

Ce qui vient de la flûte s'en va au tambour, dit un proverbe. Les 25 francs d'indemnités étaient emportés par les nécessités de la position, les secours aux pauvres citoyens, les souscriptions, etc., et je puis te dire ici que hormis quelques lâches qui dans le mandat de représentant ont trouvé quelques jouissances matérielles, toute la gauche républicaine s'est dignement comportée, et d'une si modique ressource a fait un noble usage. Ceux qui étaient venus pauvres s'en sont allés plus pauvres qu'auparavant, après avoir mené une vie d'enfer !...

Quant au journalisme, tu devines sans peine qu'il m'a rapporté moins encore que le mandat populaire. J'ai eu quatre journaux tués sous moi ; j'ai été quatre fois ruiné depuis février ; j'ai perdu une somme de 3.000 francs, produit de la publication de mes divers ouvrages, que j'avais mise dans cette entreprise journalistique pour parfaire le cautionnement. L'année 1850 n'était pas écoulée que je me retrouvais, comme à la veille de février, avec rien !...

Comment t'es-tu marié, demanderas-tu ?...

C'est ici peut-être que je vais te surprendre, et que peut-être tu me condamneras sans pitié.

J'ai épousé, à quarante ans, une jeune et pauvre ouvrière, non par passion, tu conçois sans peine de quelle nature sont mes passions, mais par sympathie pour sa position, par estime de sa personne, parce que, ma mère morte, je me trouvais sans famille, parce que, le croiras-tu ? à défaut d'amour, j'avais la fantaisie du ménage et de la Paternité ! Je n'ai pas fait d'autres réflexions.

Depuis quatre ans, la reconnaissance de ma femme m'a valu trois petites filles blondes et vermeilles, que leur mère a nourries elle-même et dont l'existence remplit aujourd'hui presque toute mon âme. Qu'on me dise tant qu'on voudra que je me suis conduit avec imprudence ; qu'il ne suffit pas de mettre au monde des enfants, qu'il faut les élever, les doter ; ce qui est sûr, c'est que la paternité a comblé en moi un vide immense ; qu'elle m'a donné un lest qui me manquait et un ressort que je ne me suis jamais connu. Je regrette de n'avoir pas été, en 1848, père de famille depuis au moins cinq ou six ans !...

Maintenant la carrière littéraire m'est à peu près entièrement fermée. Aucun imprimeur, aucun libraire, à Paris, n'oserait se charger d'éditer ou vendre rien de moi. Tout écrit signé de mon nom a dû disparaître des étalages et des catalogues. Je me suis plaint de cet ostracisme à la police, qui m'a répondu par des coyonneries. Il me restait en dernier lieu un libraire avec qui j'avais un traité pour un ouvrage historique de haute importance ; ce libraire a été ruiné par le régime fait à la presse depuis le 2 décembre et il vient de liquider. Pour le moment, je m'occupe, tout en suivant mes études, de quelques travaux de rédaction pour des intérêts privés qui veulent bien utiliser mes services et encore qui ont grand soin de dissimuler le ministère suspect qu'ils ont le courage d'employer. J'ai essayé de solliciter un emploi quelque part dans les affaires ; partout, je me suis vu écarté avec effroi ; il semble que la société, convaincue sérieusement que je suis son plus grand ennemi, m'excommunie. *Terra et aqua interdictus sum* !

Du reste, ma vie est tranquille ; je n'éprouve aucune tracasserie. La police sait du reste quel homme je suis, aussi dédaigneux, au fond, du parti jacobin que du parti légitimiste ; indifférent sur la forme politique, sceptique à l'endroit de toute autorité, et beaucoup plus soucieux de la besogne des dépositaires du pouvoir que de leur titre. Aussi ce système, dont j'ai donné force preuves, mortel aux partis et

aux sectes, est-il tout à la fois ce qui fait en ce moment ma sécurité vis-à-vis du gouvernement et qui me vaut la haine irréconciliable de ses compétiteurs.

Tu auras sans doute entendu dire que j'avais fait un mariage de fortune. Je pense que tu as assez d'esprit pour comprendre que je n'étais pas de force à cela.

On t'aura peut-être rapporté aussi que j'avais obtenu une concession de chemin de fer. Le fait est que je me suis mêlé, comme tout citoyen maladroit, d'une affaire de ce genre, et que, quand le gouvernement a su la part que je prenais à la chose, la concession a été délivrée à une autre compagnie.

Telle est, en abrégé, mon cher Bergmann, l'histoire de ma vie intime depuis six ans. Je suis, dans mon esprit, dans mon cœur et dans ma fortune, exactement le même que tu m'as toujours connu. La pauvreté ne m'est point trop onéreuse ; si j'éprouve quelque regret à cet égard, c'est de n'avoir pu encore liquider mes obligations. En 1848 et 1849, je crus un instant que le travail littéraire me permettrait de m'affranchir ; l'occasion a passé sans que j'aie pu la saisir. Le temps a marché si vite, d'ailleurs, que je ne sais pas même si je puis dire que j'ai eu un seul instant cette occasion.

Je demeure rue d'Enfer, 83, non loin de l'Observatoire. J'habite avec ma jeune famille un rez-de-chaussée, tourné au midi, avec un joli jardin devant ma porte. Je sors peu et ne vois personne.

Maintenant, mon cher Bergmann, charité oblige. Tu m'as envoyé tes opuscules, tu m'écriras. Cet envoi silencieux de ta part, ces brochures sans adresse, sans signature, m'ont frappé au cœur ; tu m'as châtié, oublions tout. Donne-moi la main, et puisque, comme le philosophe ancien, qui disait : Mon ami dort, je m'en vais le réveiller ; puisque, dis-je, tu es venu réveiller notre amitié, ne fais pas comme la Galatée de Virgile, *quae fugit ad salices*.

Présente mes hommages à ta digne femme, et crois-moi pour la vie,

Ton ami.

Lettre à Bergmann du 5 mars 1854.

Correspondance, Librairie internationale Lacroix,
Paris, 1875, t. VI, p.5 à 10, passim.

b) Les joies du mariage et de la paternité.

Famille. Je me surprends chaque jour, à chaque heure, à m'occuper de mes enfants comme un jeune homme s'occupe de sa maîtresse. C'est, avec la différence des amours, exactement la même chose.

J'ai là ma petite Catherine, âgée de quinze mois et douze jours, qui ne sort pas plus de ma cervelle que M. et C. et S., en sortaient il y a vingt et vingt-cinq ans. Si

cet enfant pouvait parler, il me commanderait.

Horreur sur le parricide. C'est vraiment le plus grand des crimes. Il faut être père pour aimer dignement son père ; à cet amour si profond, si sûr, si gratuit, tel enfin que je n'y connais pas une infidélité, si un fils répond par l'outrage et le meurtre, je ne connais pas de supplice assez grand pour en effacer le souvenir.

Ô ma mère ! combien je suis heureux d'avoir donné ton nom à ma première fille ! Elle te rappelle à ma mémoire ; elle t'aimera, je te le jure, je la tuerais plutôt !

Cet amour de la famille me rend la vie normale, limpide, facile, libre, élevée au-dessus de toutes les appréhensions et de la mort même. Eh ! mes enfants, que puis-je vous souhaiter de plus beau que mon nom sans tache. Et vous, que pouvez-vous m'offrir de plus précieux, en témoignage de votre reconnaissance, que de le transmettre pur et honnête à vos descendants.

Qu'ils sont bêtes ceux qui discutent la famille et veulent mettre les enfants sous la sauvegarde de l'État. L'État, je dis comme sous Louis XIV, l'État, c'est moi ! Et malheur à celui qui, malgré moi, touchera à mes enfants. Faire des enfants, les élever, c'est se rendre la mort douce et heureuse ; que me fait de mourir s'ils vivent, si je leur laisse quelque chose qui leur aide à vivre et les fasse bons et heureux. La mort ! pour un père de famille, c'est le toast à la fin du banquet, c'est la couronne après la lutte, c'est la chanson après le bal. Il fallait être moine célibataire, séquestré du monde, de la vie, de la famille, pour s'occuper de la bonne mort. La mort est bonne, quand on aime et qu'on laisse des survivants qui vous aiment. Capucins imbéciles, quittez votre froc, et, au lieu de violer les filles et les femmes, faites des familles ! Impurs, lâches, cyniques, satyres.

Qu'est-ce-que la fraternité a de grand, à côté des affections de famille ! Mais que dis-je ? Hélas, ils avaient compris la famille ceux qui en avaient fait la base de la patrie, et qui prônèrent la fraternité. Frères, oui ! et pères, et mères, et fils, et oncles et tantes, et neveux et nièces, et cousins et cousines, et liés par tous les liens spirituels, temporels, charnels que le cœur peut concevoir. Voilà la République ! Des brigands, des assassins l'ont violée !

Carnets, 30 janvier 1852.

Cité par Édouard Dolléans in *Proudhon*, Paris, Gallimard, 1948, p. 170.